

Pierre Tichadou

Mensonges



Première partie

Chapitre 1

Collonges-la-Rouge. De prime abord, ça sonne comme un coupe-gorge, un repaire de larrons, Collonges-la-Rouge, comme une auberge, une auberge rouge, souvenez-vous, Fernandel et Françoise Rosay, eh bien c'est pareil, on a du sang plein les mains, les gargotiers détroussent les voyageurs égarés, ces Jésus blêmes qui tendent la joue, ils les égorgent, c'est invraisemblable ce que ça saigne une carotide tranchée, jugulaire-jugulaire mon adjudant, une conduite de sang qui vidange, de clapotis en gargouillis, de bouillonnement en ressac, de soubresauts en saccades, et pas un plombier à l'horizon, c'est effrayant, c'est...

Mais non ! C'est un endroit plutôt paisible et serein, avec des maisons en grès vermeil, des toits en lauze grise, des oiseaux folâtres, des mésanges, des chardonnerets, des pouillots siffleurs, des pies et des rouges...

Non ! Il n'y a pas de rouge-gorge, rien n'est rouge, rien ne bouge, tout est peinard, je vous l'ai dit. Il y a

des vaches débonnaires qui viennent boire à l'abreuvoir, elles ont la patte limousine, fine et musclée, le pis proéminent, la robe rousse et la croupe affriolante, où viennent se cramponner leurs gros amoureux godiches en sabots, pour une dernière giclée, juste avant l'abattoir. Il y a des glycines qui courent les vignes vierges aux murs lézardés des tourelles, des tourterelles stupides tout en haut du clocher de l'église, et quelques vieilles dames pastel qui manigancent aux fenêtres.

Avant, c'était huppé et désuet, un peu ridicule comme les petits nobliaux poudrés d'à côté, les vicomtes maigrichons de Turenne qui, à leur manière aussi, se cramponnaient à leurs manigances. Maintenant, depuis qu'un vieil acteur égaré a fini de se rebiffer, le pauvre cave, au fond du cimetière, c'est devenu branché, dégoulinant de faux pèlerins en goguette, de chtis, de Bataves et de vieux tromblons du troisième âge, expulsés du car avant même d'avoir fini leur sandwich au jambon beurre, et Dieu sait si c'est gras et collant le papier qui va autour du jambon beurre.

J'ai passé vingt années de ma vie, les vingt premières, les vingt plus belles à ce qu'on dit, dans ce coin délicieux de basse Corrèze. Je m'appelle Jean-Marie Coissac et je viens d'avoir quarante-deux ans.

Collonges-la-Rouge... Tout de même, à la réflexion, ça sonne bien un peu comme un coupe-gorge. J'aurais dû me méfier, la première impression est souvent la bonne.

Vendredi 29 octobre, l'avant-veille du meurtre

Je retourne dans ce bel endroit deux ou trois fois par an. Un matin, foin d'hypocrisie, c'est toujours ainsi que ça commence, un souvenir lancinant, une image insidieuse qui se fait de plus en plus pressante, elle s'incrute cette salope, me tarabuste, me persécute. Tant et si bien, est-ce inconsciemment ou à mon corps défendant, allez savoir si je me fais violence ou si je me fais violer, c'est comme une purge, ça urge, direction l'autoroute A 89 qui m'emmène vers le pays vert.

Il est loin le temps de mes 15 ans. La Corrèze d'alors, il fallait y entrer précautionneusement, comme on entre dans une piscine après un repas bien arrosé. S'immerger progressivement, se mouiller le cou et se frotter le ventre, se tapoter les avant-bras, éviter toute précipitation, faute de quoi l'électrocution, la syncope blanche ou la bleue, pouvait vous surprendre à tout instant.

Un arôme lénifiant vous venait aux narines, vos mauvaises biles dégorgeaient et s'estompaient par enchantement, vous croisie des nains de jardin de plus en plus nombreux, et les fadas de l'asile de la Cellette vous faisaient des grimaces charmantes. Sur les routes soudainement devenues étroites et sinueuses, les automobilistes se suivaient à la queue

leu leu, sans désir de se doubler. Vous rouliez plan-plan, vous étiez en Corrèze.

Mais les choses ont-elles réellement changé ? À la station-service, l'indigène secoue toujours aussi longuement le tuyau pour en faire descendre l'ultime goutte, et puis après, pour payer, ça n'en finit pas, vu qu'il essaye chaque fois de draguer la même caissière, encore et encore. Soit dit en passant, elle est plutôt tartouille, pas franchement canon, la fille du Carrefour Market, mais qu'à cela ne tienne, vas-y qu'il se contorsionne l'autochtone, avec des airs de grand dadaï mal dégrossi.

C'est un rituel, une épreuve initiatique pour l'étranger de passage, une nécessaire accoutumance à la race, le but du jeu, le challenge, étant de garder son sang-froid, d'éviter l'insulte facile ou de lui mettre la main dans les cheveux.

Plus tard, en regardant dans le rétroviseur, vous verrez qu'il continue à faire le paon et à tortiller du jabot devant la fille, et vous vous doutez bien qu'un jour ou l'autre il finira par l'avoir à l'usure.

Au fond, le Corrèzien n'est pas mauvais bougre. Il est honnête et sans fantaisie, médissant mais sans excès, pas avare pour deux sous, un peu chiche malgré tout. Du bois dont on fait les Présidents, c'est une sorte de Lou Ravi, plutôt lent et indécis, mais c'est sans doute parce qu'il déteste les déchainements du temps, les emportements factices et les coups de sang.

*

* *

J'ai encore là-bas quelques vieux copains qui baignent dans leur jus de naphthaline. Nous étions quatre et nous étions inséparables depuis l'école primaire.

Le temps a fait son œuvre. Gaby est mort, on savait qu'il était en délicatesse avec la vie depuis tout petit, et un jour il s'est pendu.

Mais Antoine est toujours là, avec sa gueule de dernier de la classe. Son père a pris sa retraite l'an dernier, et la concession Peugeot, maintenant elle est à lui. Enfin, il y a le dernier mousquetaire de l'enfance boutonneuse, je l'ai gardé pour la bonne bouche, le Léon de Coursou.

Léon, chaque fois que nous nous retrouvons, il ouvre le buffet crasseux aux rideaux de dentelle mités par les ans, et il me ressort la photo jaunie de la classe de CM2 avec nos tronches de sanatorium. Après, il me parle de nos virées à mobylette et de la fête du 15 août à Meyssac.

Avec Antoine et Léon, on remonte le temps comme ça, comme un chemin de calvaire avec des jalons tout du long. Il n'est pas vieux le Léon, mais il radote depuis qu'il est tout jeune, il radote pour se souvenir, pour ne pas entortiller les fils de sa mémoire. Il y en a qui apprennent des poèmes par cœur. Lui, à force de rabâcher, il finit par reconstruire

le puzzle de sa vie, morceau par morceau, tout effrité qu'il est le puzzle avec des pièces qui traînent de partout, sous le lit, dans la panière du chien... Bref, il y a du boulot pour remettre tout le fourbi en place. Et sensible avec ça le Léon, la larme facile, dès qu'il commence à se remémorer, ses yeux s'embuent et il finit par chialer.

Le Léon n'était pas un aigle à l'école, il avait du mal question calcul et orthographe. Son truc, c'était d'aller marauder les écrevisses dans les petits ruisseaux du côté de Soudaine-Lavinadière, de faire fumer les crapauds et de bouffer les limaces ! Tu te souviens ? Ah ! Ça oui, il aimait bouffer les limaces toutes crues, surtout les noires dont il raffolait. Les rouges étaient un peu trop filandreuses à son goût, mais les noires, la friandise que c'était ! Non, l'école, ça ne le branchait pas. Lui, depuis tout petit, il voulait être boucher, pas pompier ou gendarme comme les gamins de son âge, non, non. Ni flamme ni oriflamme. Devenir boucher, il n'y avait que ça qui l'intéressait, tuer le cochon et faire le pâté. Nul n'ignore ici que le cochon, c'est la poule aux œufs d'or. Le cochon c'est le « gagnou » et gagnou, c'est gagner.

Alors, il est rentré comme apprenti chez le charcutier Marcel Borzeix, et il a appris à zigouiller et à nettoyer la bête comme tout le monde – le monde est cruel – et à faire les conserves comme personne. Et puis il a culbuté dans la tripaille la fille du patron. Et

puis, de fil en aiguille – je parle du fil et de l’aiguille qui servent à recoudre les boyaux – de tripes en fraises sur le gâteau, le temps a passé, et maintenant c’est lui le patron. Et il est plein aux as, le Monsieur. Il roule en coupé CLS Mercedes, et tous les vendredis matin, il part se faire reluire à Argentat chez la belle Claudie, manucure de son état, et plus si affinités. On vient de partout lui acheter ses terrines et ses rillettes, ses saucisses, ses jambonneaux et ses confits. La maison s’appelle « *Chez Léon, au boun gagnou* », ça ne fait pas dans le distingué, d’accord, mais sa douce moitié est à la caisse, elle n’est pas regardante question des vendredis matin et elle, à l’inverse du Léon, elle sait compter.



On s’installe tous les trois près du cantou. Le banc est comme usé en son milieu, à force que des générations de vieux y aient posé leur cul, à garder le sel bien au chaud sous eux et à attendre que la gendresse, fichue de laine et noire comme la frangine à Germinal, leur prépare la soupe aux choux et aux patates à cochon, des lustres durant rythmés par l’irrévocable va et vient de l’horloge, les yeux abîmés, déjà blancs, presque morts, à surveiller les chenets et les flammes et l’enfer qui ne va pas tarder à se pointer. De temps en temps, de plus en plus rarement, le vieux

levait son cul, il traînait ses galoches sur deux ou trois mètres jusqu'au soufflet et, tel un patriarche forgeron, il ravivait le feu à gestes comptés, chiches et avaricieux. En plus de donner à picorer aux poules, de manger la soupe et de faire chabrol, c'était son seul boulot au pépé, l'écot qu'il devait à la famille.

Il y a toujours le marmitou suspendu à la crémaillère. C'est l'époque des châtaignes qui sèchent sous la cendre. On ouvre la bouteille de cidre sec. On sort les cartes, les deux jeux de trente-deux, les yeux brillent déjà, on s'immerge dans notre passé d'enfants mal lavés. Il n'y avait ni douche ni bidet et pour le reste, c'était sous la feuillée, les commodités inconfortables – du papier rose en rouleaux ouatés, tu veux rire – les doigts pour se torcher oui, on est dégueulasse à quinze ans, on ne sent même pas qu'on pue, d'ailleurs on ne pue pas, on renifle, on schlingue, c'est un fumet viril tout simplement, c'est comme l'odeur des grands capitaines, comme l'ambre, le musc et la marée, lorsque les petites cousines de Plouguerneu – elles sont jumelles, on les croirait siamoises – ont leurs choses et qu'elles nous en font profiter. Non, se laver c'est juste bon pour les barbons, quand on prend de l'âge et qu'il faut rester propre sur soi, aspergé et parfumé comme une vieille coquette. Nous, on pisse dans les étoiles, et il fait tellement frisquet qu'on tremble de partout, qu'est-ce qu'elle est bonne cette chair de poule, on a treize ans, on rentre sa quéquette

au chaud vite fait, on ferme la braguette et on court se réchauffer près de la cheminée.

Allez, on la fait, cette coinchée ! Ah ! Bon sang, c'est vachement chouette la coinchée, surtout lorsque votre partenaire vous oblige à prendre et que vous n'avez pas un seul atout. Et l'autre sourniois d'en face vous regarde par en dessous, il roule sa cigarette avec ses gros doigts noueux, et ça n'est pas si simple de faire rentrer le tabac Caporal dans le papier Job. On entendrait une mouche voler, et vlan ! D'un coup, votre adversaire balance son poing sur la table. Au bridge, on aurait contré délicatement, poliment, sentencieusement. Ici, on coince. Putain, ce n'est pas un jeu de gonzesses. La hache de guerre est déterrée, la deuxième tournée de châtaignes vient de brûler, et puis le Léon, ça le prend comme une envie, il enfile son air futé, il soulève le battant de chêne qui descend à la cave, il prend l'échelle de meunier et tu le vois, trois minutes après, remonter en tenant une bouteille bien serrée. Il plisse les yeux d'aise. C'est juste un petit coteau de Xaintrie, mais il gouleye autant qu'un Aloxe-Corton tendance Charlemagne.

La veille du meurtre, samedi 30

Ce matin, on met nos bottes, nos cirés, on prend nos cannes et on part dans les prés chercher les coulemelles, derrière la ferme de la Marie. C'est un personnage la Marie Pourceau. Durant la bonne

saison, elle fait des tourtous de sarrasin fourrés de confiture de myrtilles qui dégouline entre les doigts. Maintenant elle a tout son temps, vu qu'en automne il n'y a plus de Parisiens à qui vendre son blé noir. De toute façon, elle a décidé de prendre sa retraite. Pour en revenir aux champignons, eh bien, elle nous les fait frire à l'ail pour le midi et franchement, tu vois, il n'y a pas d'autre mot, c'est bon.

Comme les jours tombent vite fin octobre, on finit la soirée devant la cheminée, chacun à la même place, c'est immuable, avec un alcool de noix cueillies vertes à la Saint-Jean passée, un sirop raboteux, un orgeat ou une vieille prune qu'on réchauffe au creux de nos paumes. Et c'est parti, on repeint notre adolescence avec une seconde couche couleur sépia, enrubannée de faveurs et d'organdi. C'est comme un petit orgasme cotonneux, on connaît la fin de l'histoire mais on se retient, on ralentit le verbe, on soliloque, on ouvre un autre tiroir, un aparté supplémentaire dans notre mémoire redondante. La chute arrivera bien assez vite, c'est l'attente qui est bonne, je vous le dis, on a les yeux mi-clos dans les effluves frelatés des alcools clandestins, alambiqués par nos soins dans des tonneaux imputrescibles, feuillardés et ferraillés avec amour.

On plastronne, on est bien entre hommes. Sans les femmes, ces femmes de joie rabat-joie, celles-là qui savent si bien appuyer là où ça nous fait mal, là où ça

nous fait du bien, c'est selon et c'est au même endroit. La toute belle au Léon est partie à sa réunion comme toutes les semaines. Il ne sait même pas où c'est, mais il dit qu'elle va sûrement rentrer à point d'heure, après la soupe à l'oignon.

– T'es pas jaloux, je lui demande.

– Oh non ! Avec ma Jojo, pas de risque. Il y a un pacte entre nous. Pleine confiance, et tout et tout.

– C'est quand même bien la confiance, ricane Toinou.

– Pourquoi tu tousses ? Non, je ne suis pas jaloux. Mais au fait, la tienne, Toinou, savoir où elle est à cette heure. Bien malin qui pourrait le dire.

On est bien. Et de leurs histoires de jaloux, moi je m'en fous. Je suis célibataire, Dieu merci, je n'ai pas de quoi m'inquiéter.

Chapitre 2

Dimanche 31

Ce dimanche matin, de bonne heure, Antoine m'a ramené la voiture que je lui avais laissée hier après-midi pour la révision.

« Allez, tu viens, on va chasser la bête à plumes du côté de Sainte-Fortunade », qu'il me dit. Bof ! A franchement parler, je n'en ai pas trop envie... « Bon, alors on va aller courir un peu, le tour du plan d'eau, cool »... Non, ce matin j'ai la tête lourde, le foie bilieux, limite atrabilaire.

Il sent bien que je vais me la jouer solitaire, il me connaît et il n'insiste pas.

Léon m'a invité à déjeuner. D'ici midi, j'ai trois bonnes heures à tuer. Je vais aller me faire un petit golf bien tranquille. Ils ont ouvert l'an dernier un superbe 18 trous au domaine du Suc de Chameyrot.

Le golf est un jeu de précision très con qui consiste à envoyer une balle de 42 millimètres 67 de diamètre et composée de 232 alvéoles dans un trou de

108 millimètres de diamètre et de 101 millimètres de profondeur, situé plusieurs centaines de mètres plus loin, à l'aide d'une canne dénommée club, et tout ça en un minimum de coups.

D'austères francs-maçons écossais ont concocté, il y a plus de deux siècles, de merveilleuses règles immuables, sur lesquelles veillent leurs distingués descendants, et édicté une sorte de code d'honneur, visant à promouvoir le fair-play, la courtoisie et la bonne conduite. On appelle cela l'étiquette, c'est bien dire que tout est fait pour se préserver des gueux, et éviter de mélanger les gentlemen et les chiffonniers.

Je sors mon sac et mon chariot du coffre de l'Audi coupé R8, noir fantôme, sellerie cuir, 6 cylindres. Elle est vraiment classe cette bagnole, « y'a pas mieux actuellement sur le marché », m'a dit l'autre jour le boulanger. Tu parles, elle peut, c'est le prix d'une maison de campagne, une folie, mais bon, je n'ai pas de femme, pas de danseuse.

Le trou numéro 1 est un long, un interminable par 4 de 415 mètres, dont le tracé à mi-parcours tourne à gauche, presque à angle droit, juste après un petit ruisseau bordé d'exubérants saules pleureurs. Les golfeurs appellent ça un dog-leg, et moi un cauchemar.

J'hésite un instant entre le bois 3 et le bois 5. Pour les non-initiés, je précise que le bois 3 permet théoriquement d'envoyer la balle plus loin, mais c'est un club délicat à manier. Surtout pour un premier coup.

Je ne me sens pas très bien, pas trop en confiance ce matin. Je suis arrivé en courant, je n'ai pas eu le temps de m'échauffer. Je choisis mon bon vieux bois 5 Mac Gregor, mon club fétiche. Je l'ai bien en mains, il me rassure, et il vaut mieux être assuré au départ du premier trou, parce que la terre entière vous observe.

C'est toujours pareil. Il n'y avait personne devant le clubhouse et, tout d'un coup, il y en a trois, il y en a dix. Des membres, des passants, des trous du cul, il en sort de partout. Ils s'arrêtent, et ils attendent là, plantés comme des tuteurs à tomate ou des rames à petits pois, sournois et silencieux. Ils attendent quoi ? Que je rate ma première balle, pardi !

Parmi eux, il y a John, le professeur de golf du club, un vieil écossais pur malt, engrappiné par une drôlesse de Brive-la-Gaillarde, John dit « Beermonster » en référence au nombre incalculable de bières – ales, stouts, Guinness et houblons en tous genres – qu'il ingurgite quotidiennement.

– L'œil de Caïn te regarde Jean-Marie, me lance le colosse bourru des Highlands, avec son délicieux accent écosso-corrézien.

Il n'y a rien de mieux pour calmer le stress. J'essaie de gagner un peu de temps, je fais quelques mouvements de rotation et d'assouplissement bien déliés, dans le tempo, pas trop virils, façon Cocteau, mais je dois bien me résoudre à planter mon tee sur le tapis de départ.

La cagade n'est pas loin. Je suis tellement fébrile que j'arme mon mouvement bien trop rapidement, et mon swing précipité passe au-dessus de la balle en la frôlant. La honte. Le coup passe si près que le souffle la fait tomber, et elle part misérablement en couille molle vingt centimètres plus loin. J'entends distinctement quelques commentaires compréhensifs et consternés.

– Air shoot, murmure un promeneur, avec un brin de goguenardise dans la voix. Cela arrive aux meilleurs.

– Le golf est une sacrée école d'humilité, enchaîne un second.

D'humilité, tu parles ! Mon cul ! D'humiliation, oui. Je respire bien fort. J'ai le cœur qui cogne à mes tempes et les mains qui se remettent à trembler – Parkinson et grelots – un frémissement fin et rapide que je n'arrive pas à maîtriser. Je vais chercher ma balle, je la repose sur le tee de départ. J'ai une quinte de rire nerveux, je respire bien fort une seconde fois, je pense mentalement à ralentir le plus possible mon swing, ainsi que me l'a enseigné « Beermonster ». A Dieu va. Et cette fois, ça marche, je vois avec soulagement la balle s'envoler enfin dans un claquement de bon aloi, caractéristique du bois métal, mat et bref, elle s'envole et fend l'air dans un chuintement clair à déplumer les corneilles.

En fait, mon drive n'est pas aussi remarquable que je l'ai espéré et la balle, après un début de